
Après la bataille

Une nouvelle de

Rabia Abdessmed

La bataille d'Alger, commencée en mars 1957, prit virtuellement fin en septembre de la même année. Durant ces sept mois mémorables, la Casbah d'Alger vécut un enfer historiquement reconnu. Ses habitants furent isolés, encerclés, assiégés, torturés, suppliciés, exécutés enfin par des procédés orthodoxes ou hétérodoxes. La vieille citadelle arabo-turque devint en 1957 un haut lieu de la résistance algérienne, comme autrefois, en 1244, la citadelle de Monségur dans le midi de la France était devenue un haut lieu de la résistance des Cathares. Mais la bataille de Monségur avait mis un terme à la guerre sainte des Abbigeois, la bataille d'Alger ne mit pas fin au *djihad*, la guerre sainte des Algériens. Elle marqua seulement une étape douloureuse sur le chemin du combat qui devait mener à l'indépendance.

Étrange bataille, en vérité, qui mit en présence des adversaires luttant à armes inégales. D'un côté une armée forte, experte, bien équipée, bien entraînée, commandée par des officiers chevronnés. De l'autre côté, une population civile politisée mais dépourvue d'armements, dont les chefs étaient souvent analphabètes. Pourtant l'issue de la bataille ne consacra pas la victoire des plus forts. Malgré les succès remportés sur le terrain, les paras restèrent des soldats sans victoire.

D'autre part, cette bataille impitoyable se déroula dans une atmosphère plus étrange encore que le rapport des forces lui-même. Elle se déroula non pas au milieu du tumulte sourd des armes mais les youyous stridents proférés par les femmes algériennes. Ces cris féminins qui étaient avant cette bataille des cris de joie et des manifestations d'allégresse, se changèrent pendant la bataille en cris de

N° 4 Automne 1992

deuil et en signes d'affliction collective. Tous ceux qui ont vécu cette période tragique et irréelle ne sont pas près d'oublier les plaintes des vivants qu'on mentait ou des mourants qu'on achève. Les bains maures de la Casbah furent transformés en lieux de torture. Dès qu'un suspect y était conduit, dès qu'un prisonnier y entrait, dès qu'un cadavre en sortait, dès qu'un patriote y mourait, dès qu'un innocent y agonisait, le reste de la ville en était immédiatement informé grâce aux youyous que les mères, les épouses, les sœurs, les filles lançaient du haut des terrasses vétustes de toutes les maisons. Car les femmes, génitrices de la vie, étaient devenues des messagères de la mort. Et les paras, quelle que fut la couleur de leur béret: rouge, vert ou noir, et quelle que fut l'insensibilité de leurs cœurs de léopards, ne supportaient pas d'entendre jour et nuit, ces vagues successives de cris à la fois joyeux et lugubres qui montaient et descendaient, en un flux et un reflux incessant de la Basse-Casbah vers la Haute-Casbah ou inversement. Comme pour remplir les oreilles des bourreaux d'un écho lancinant qui leur rappellerait, jusqu'à la fin de leur existence, l'éclat assourdissant de leur victoire peu glorieuse.

Par contre, tous les Algérois, arabes, kabyles et mozabites confondus, qui entendaient ces youyous révélateurs, prononçaient la profession de foi, se dénonçaient de la peur et juraient de poursuivre la lutte. Ils semblaient avoir acquis une résistance au malheur qui ressemblait à la résistance des micro-organismes aux antibiotiques. Elle augmentait et se renforçait avec le temps, envers et contre tout traitement.

C'est ainsi que la bataille d'Alger à peine terminée, d'autres patriotes sortaient déjà de l'ombre des autres quartiers de la capitale, pour prouver que rien ne ferait céder la volonté du peuple. Le quatrième mardi du mois d'octobre, un jeune terroriste venu de Belcourt attaqua une patrouille de soldats qui stationnait aux alentours de l'Opéra, non loin de la Casbah. Il tira, fit mouche et s'enfuit en courant comme un bolide vers le square Bresson. Il traversa la rue et détala sur le front de mer. A l'angle d'une ruelle transversale, il trouva comme convenu un "complice", Mokrane, rescapé de la bataille d'Alger, en instance de départ vers le maquis. Il lui remit son arme. Mokrane la prit et la dissimula à l'intérieur de son pantalon, à même le ventre, puis fit semblant de flâner sur le boulevard, pendant que son camarade disparaissait dans une gargote arabe où des gens étaient en train de se restaurer, car il était treize heures trente.

Sans attente, la chasse au fuyard s'organisa. La Place du Gouvernement ne tarda pas à se couvrir de gros camions militaires. Des portes de bloeage s'installèrent à l'entrée des portes de la Casbah: celle de Bab-El-Oued, celle de Bab-Azzoun, celle de Bab-El-Djazira et plus haut, celle de Bab-Djedid. En un clin d'œil, les soldats placèrent des

barbelés extensibles — les chevaux de frise, comme ils les appelaient joliment — tout au long de la place de l'Archevêché, au début de la rue du Divan et de l'Avenue du 8 Novembre.

Mokrane voulait rejoindre son petit atelier de menuiserie situé dans la basse ville, près de l'ancienne Bibliothèque nationale rue Emile Maupas. Son projet s'avérait difficile à réaliser, compte tenu des cordons de soldats qui affluaient vers le lieu de l'attentat et se répandaient partout ailleurs. Il avançait d'un pas calculé et, tentant le tout pour le tout, il allait s'engager dans le petit escalier qui montait des arcades de la rue Bab-Azzoun vers la rue Emile Maupas, lorsqu'il vit s'arrêter, à cent mètres devant lui, sur l'artère centrale, deux camions de couleur ocre qui déversèrent sur le pavé un lot de parachutistes. Il était treize heures quarante et les passants qui circulaient dans les parages étaient en majorité des Algériens. Très peu d'Européens osaient s'attarder aux confins de la Casbah, excepté quelques commerçants. Mokrane rebroussa chemin jusqu'à l'avenue du 8 Novembre. Il remarqua un groupe de personnes qui faisaient la queue devant le centre des chèques postaux, attendant l'ouverture de quatorze heures.

Mokrane vit des paras avancer dans sa direction et contrôler au fur et à mesure de leur avancée, les passants algériens, les vieux comme les jeunes. Par un réflexe spontané, il se dirigea, sans paraître se hâter vers la queue et vint se placer en dernière position. Puis il se glissa entre deux personnes et attendit, l'œil et l'oreille en éveil. Si les paras venaient le dénicher là, il avait la ferme intention de ne pas chercher à fuir. Tout fuyard réel ou fictif était abattu sans sommation. Non, il ne fuira pas, il tuera et sera tué s'il le faut. Mais tomber vivant entre leurs mains, jamais!

Pour le moment, les parachutistes paraissaient ne pas se préoccuper de la queue et de ses composantes. Mokrane sortit une cigarette de la poche intérieure de son blouson et en profita pour rectifier la position du revolver sur son ventre, en creusant les muscles abdominaux. Il alluma sa cigarette et se mit à fumer, en feignant l'indifférence. Devant lui, dans la queue, il y avait une vingtaine de personnes qui feignaient la même indifférence. Tous les Algériens, acculés à venir retirer leur argent après ce long siège qui les en avait démunis. Tous des travailleurs d'âge mûr, car les jeunes étaient au maquis ou disparus dans la bataille d'Alger. Tous les hommes ne travaillaient pas alors dans la fonction publique et n'avaient pas à percevoir de chèques.

Cependant, en regardant mieux, Mokrane remarqua la présence de deux femmes. Une vieille dame juive couverte d'un grand châle de laine noire et une jeune femme de type "française de France", en état de grossesse avancé. Mokrane se demanda comment elle se trouvait là et comment elle n'avait pas peur de côtoyer, en cette période critique "ceux qui viennent jusque dans nos bras égorger nos fils et nos

compagnes” comme aimaient à proclamer les ultras.

La jeune femme, récemment débarquée en Algérie, se nommait Maud Leblevee. Originnaire de Douarnenez, elle était venue rejoindre son mari qui appartenait à l'Etat-major du Colonel Godard en tant que sous-officier chargé des services spéciaux. Elle avait manifesté le désir de connaître ce beau pays de soleil que son mari lui vantait dans les lettres et n'avait pas voulu en repartir encore car elle jugeait préférable que son mari soit présent à la naissance de leur premier enfant. En ce moment, il était absent pour une brève mission dans le bled. Elle avait eu besoin d'argent et venait retirer un chèque avant de regagner le petit logement que des amis avaient mis à leur disposition, un peu loin de là, sur l'avenue de la Marne.

La jeune femme était à ce stade de la grossesse où la station debout devient pénible. Elle poussa un peu Mokrane pour venir s'adosser au mur de l'immeuble des Chèques postaux. L'arrivée massive des paras et l'étalage de leurs armes et de leur matériel semblaient l'avoir perturbée. Elle était grande, blonde et pâle. Maigre aussi malgré l'embonpoint de la grossesse. Elle frissonnait sous un léger manteau malgré le doux soleil d'automne qui brillait d'une tiède lumière, indifférent aux drames qu'il éclairait. Elle posa son cabas de cuir vernis à ses pieds, boutonna son manteau jusqu'au menton et se remit dans le rang.

Mokrane leva les yeux sur l'horloge qui garnissait le minaret de la mosquée neuve. Elle marquait treize heures cinquante. “Pourvu que le centre ouvre ses portes à temps et que je puisse me faufiler à l'intérieur pour m'y cacher ou jeter mon arme quelque part”, réfléchissait-il.

Le temps pressait. Il voyait les soldats se déployer par groupes et foniller tous ceux qui remontaient de la Pêcherie, les triant avec un discernement minutieux. Tel est vieux, on le laissait s'en aller. Tel est jeune, on le faisait monter dans un camion. Tel est pourvu d'une mine patibulaire, on le mettait de côté en attente.

Un groupe de paras se détacha et se dirigea vers la queue, d'une démarche sportive et balancée, d'autant plus sportive que le balancement ne partait pas de leurs hanches mais de leurs épaules. Malgré son sang froid, Mokrane sentit ses mâchoires se contracter. Au même moment, il entendit la jeune femme gémir et soupirer fortement. Il crut qu'elle aussi avait peur, mais il eût tôt fait de se rendre compte qu'elle était prise par les premières douleurs de l'enfantement. La Providence lui envoyait-elle une occasion d'échapper aux paras?

Il ne quitta plus la jeune femme des yeux. Il la vit se plier et s'empressa de la soutenir par les épaules. Les autres personnes qui formaient la queue se retournèrent, avec un air d'inquiétude sur leurs visages las, mais quand ils constatèrent qu'il s'agissait d'une Européenne, ils reprirent leur position antérieure, le regard vide. Seule,

la vieille dame juive avait compris. C'est elle qui répondit au soldat qui venait demander aux gens leurs papiers, à la cantonnade:

— Cette dame est malade, dit-elle avec ce piquant accent des vieux juifs d'Algérie, qui caractérisait aussi bien leur parler français que leur parler arabe. Cette dame est malade, elle est en douleurs.

Mokrane pensa qu'on allait évacuer la jeune femme et qu'il pourrait s'esquiver à la faveur du mouvement qui allait se créer. Mais les choses se passèrent autrement. Brusquement, la jeune femme s'affala sur le sol et se mit à secouer la tête de droite à gauche et de gauche à droite, en proie à une vive souffrance. La vieille femme expliqua calmement:

— Ça y est, elle va accoucher ici maintenant. Aller chercher une ambulance insista-t-elle auprès du soldat. Celui-ci partit à la recherche de son chef qui accourut pour s'assurer de la véracité de la chose et prit un air ennuyé et perplexe. Il est vrai qu'il avait plus l'habitude de voir mourir que de voir naître.

— Cela va demander du temps, nous avons bouclé toutes les voies, il y a des barrages partout.

La jeune femme serra ses jambes longues et bien galbées et gémit à nouveau.

— Je sens quelque chose, je sens quelque chose!

Pauvre Maud qui n'avait jamais entendu parler de "bébés qui arrivent comme une lettre à la poste" sans crier gare et sans difficulté!

Mokrane s'accroupit près d'elle et lui prit la main. Il n'avait jamais vu une femme en gésine, pas même la sienne qui lui avait déjà donné trois enfants. Mais c'était un gars de la Casbah et les gars de la Casbah savent tout faire!

Il leva la tête vers les hommes de la queue qui essayaient de ne pas se mêler à cet incident intempestif. Il leur parla en arabe avec une certaine autorité. Aussitôt, ils firent autour de lui une barrière en tournant le dos et en se tenant au coude à coude, en demi-cercle.

— Allez vite, montez la dame dans le camion, dit la vieille femme juive au paras.

— Impossible, répondit l'un d'eux, nous sommes en mission d'urgence.

— Portez-la à l'intérieur alors!

— C'est trop tard, répondit Mokrane, je crois que l'enfant va naître, aidez-moi.

La vieille femme plia péniblement ses lourdes jambes cagneuses et s'assit par terre. On entendit craquer ses os durcis par l'âge. Elle maugréa un peu puis s'occupa de la jeune femme, avec des gestes lents mais adroits. Les yeux très bleus de Maud, devenus des gouffres de détresse, cherchaient du secours.

— Ce n'est rien, lui dit Mokrane en bon français et posément. C'est quelque chose de naturel. Nos femmes accouchent souvent seules, sans

aide. C'est votre premier enfant, n'est-ce pas?

— Oui, répondit-elle dans un murmure.

— Bien, c'est magnifique de voir une primipare accoucher si facilement. Vous avez de la chance, vous savez! Allez, prenez-moi la main et prenez aussi celle de la grand'mère. Maintenant poussez!

Elle n'eut pas à pousser beaucoup car déjà les grosses douleurs l'en empêchaient. Un cri lui échappa, bientôt suivi d'un second, plus fort. La vieille femme juive lui donna son mouchoir en lui conseillant de le mordre, chaque fois qu'il lui fallait crier.

Entre-temps, Mokrane constata, en filtrant un regard entre les jambes dressées devant lui, qu'on ne parlait plus de fouille et que les paras, l'arme à la main, surveillaient leur groupe, mais n'intervenaient pas. Les Algériens qui fornaient écran, restaient impassibles, retrouvant l'attitude pudique et passive des hommes de l'Islam devant les problèmes féminins intimes.

Un autre cri étouffé vint rappeler à Mokrane que les contractions s'accéléraient pour devenir successives et violentes. La position de la jeune femme, allongée sur le trottoir, n'était ni indécente, ni échoquante, car la vieille juive lui avait couvert le corps de son long châle noir. Mokrane laissa la vieille femme toucher la parturienne et attendit:

— Ça y est, dit elle dans son parler arabe qui changeait les sons *a* et *i* en *ey*, ça y est, je reçois la tête. Allez, allez, aide-moi toi, tu as l'air de savoir.

Mokrane plongea les mains sous le châle et les mains indécises de la vieille femme se retirèrent après lui avoir remis la tête de l'enfant. Il tira doucement, à l'aveuglette et dégagea les épaules du bébé par un mouvement asynclitique dont il se souvenait avoir vaguement entendu parler par sa femme. Sans obstacle dès lors, le petit corps entier glissa dans ses mains. Le nouveau-né poussa son premier cri d'être vivant. Tous les hommes de l'écran sourirent en même temps d'un sourire furtif mais réjoui, celui qui accueille l'arrivée de toute nouvelle créature en ce bas monde, fut-elle celle d'une autre race et d'un autre clan.

Restait le cordon ombilical à couper. Mokrane avait oublié les circonstances et les événements. Sans réfléchir, il demanda à haute voix:

— Quelqu'un a-t-il un canif?

Aucune réponse ne vint et pour cause! Quel Arabe se hasarderait-il à porter un canif en ces temps où porter un couffin le rendait suspect?

— Demandez aux soldats, ordonna Mokrane, vite, demandez-leur!

Un autre silence accueillit cet ordre insensé. Quel Arabe oserait parler à des paras sinon sous la torture?

Mokrane cria à la vieille qui tenait le bébé sous son châle, alors que l'accouchée blême et hagarde était prise d'un tremblement qui faisait claquer ses dents.

— Vous, demandez-leur!

Elle appela à travers les jambes des hommes.

— Monsieur, Monsieur, donnez-nous quelque chose de tranchant, vite, votre poignard, tiens, spécifia-t-elle avec son parler français qui raclait les *r* comme un rabot de menuisier sur du bois dur.

Le para arriva. Personne n'osa tendre la main pour prendre le long et fin poignard de combat qu'il apportait. Ce fut elle qui le reçut et le remit à Mokrane en lui expliquant comment il fallait s'y prendre.

Mokrane regarda la jeune femme et lui dit, avec l'air de profonde satisfaction que prennent les arabes pour annoncer la naissance d'un enfant mâle :

— C'est un garçon, Madame, il est très beau.

A ce moment arriva une ambulance militaire. Les gens de la queue firent volte-face et se rangèrent à nouveau, comme si rien de s'était passé. La vieille dame juive se redressa sur ses jambes cagneuses, sourit à Mokrane d'un air complice et lui parla cette fois avec un mélange succulent de français guttural et d'arabe adouci par la prononciation des *ê*.

— Hé bien, celui-là, il est pressé de venir au monde, hein? Que la chance lui sourie, va. Puis elle lui remit le bébé, couvert du châle noir. Mokrane se retrouva à la case départ. Comment filer à l'anglaisé, à présent? Il avait le bébé dans les bras et voilà que la maman, déjà installée dans le fourgon, l'appelait en suppliant :

— Je vous en prie, j'ai peur, venez avec moi.

Il fit des épaules un geste d'impuissance qu'elle ne comprit pas. Pouvait-il lui dire qu'il allait monter sous peu dans un camion qui le conduirait peut-être à la mort? Mais voilà qu'un para, le prenant sans doute pour l'heureux père, lui ordonnait :

— Allez, allez, montez, qu'est-ce que vous attendez?

Il monta. On lui donna une couverture dont il enveloppa le nouveau-né, rendit le châle à la vieille dame, la salua et posa le bébé sur son giron, sa petite tête couverte de duvet blond bien calée au creux de son bras, un peu au dessus du revolver. L'ambulance traversa Alger en trombe, toutes sirènes claironnantes. Mokrane ironisa sur lui-même: «Voilà qu'on me fraie un chemin en grande pompe. A tout seigneur, tout honneur! Je suis le terroriste converti en accoucheur public.»

Il accompagna Maud jusqu'à la salle d'accouchement de la maternité de l'hôpital de Mustapha. Il lui montra son fils avant de le confier à la sage-femme qui devait terminer l'accouchement, une accorte algérienne très brune: «Décidément, se dit Mokrane, ce petit Français aime les Arabes!»

Il voulut prendre congé de la jeune femme.

— Adieu Madame, et bonne chance.

Elle prit la main tendue et le regarda avec un air de profonde

reconnaissance.

— Merçi, Monsieur, je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi. Quel est votre nom?

Il hésita sur l'opportunité de le donner ou non. Bah! Qu'ai-je à perdre? Elle n'aura pas à me dénoncer.

— Mon nom est Aït Abdelmalek.

La pauvre ne comprit rien à cet assemblage de consonnes rocailleuses où se noyaient les voyelles. Il rectifia:

— Je m'appelle Mokrane, mon prénom est Mokrane.

— Écrivez-moi votre nom, votre prénom et votre adresse je vous prie.

Il ne voulut pas la décevoir après la dure épreuve qu'elle avait traversée et put se débrouiller pour lui écrire lisiblement ses coordonnées, persuadé qu'elle n'en ferait jamais usage. Puis il s'empressa de sortir. Il retrouva la rue, avec ses dangers et ses incertitudes. Il se surprit à philosopher sur les imprévus et les aléas de la vie. Voici que lui, un combattant pour la libération de l'Algérie venait d'aider à mettre au monde le fils d'un ennemi probable. Voici que lui, qui aurait pu donner la mort quelques heures auparavant, venait de contribuer à donner la vie. Et voici que, comme toujours en terre d'Islam, la vie et la mort se trouvaient intimement liées dans un nœud fatal et indissoluble. Louange à Dieu, Maître des moules dont la sagesse répare souvent l'égarement des hommes en leur rappelant que sans lui rien ne se crée et rien ne se perd.

Rasséréné, il reprit le chemin de la Casbah et s'en alla vers son destin itinérant.

Bien plus tard, après avoir échappé à tout danger, il apprit par une lettre de Maud que sa femme lui fit parvenir à la frontière tunisienne où il combattait dans les rangs de l'ALN, qu'il y avait du côté de Douarnenez, dans la Bretagne bretonnaute, un petit gars à la tête blonde, tout fier d'être né en Algérie, qui se prénommaït Mokrane-Yann Leblevec, un prénom qui n'a pas du tout étonné ses petits camarades, habitués à porter des prénoms qui ne figurent pas dans le calendrier grégorien.

Rabia Abdessmed est écrivain algérienne. Cette nouvelle inédite paraîtra dans son premier recueil *Histoires d'avant et d'après* qui sera publié aux Éditions L'Harmattan en 1993.